

LA COLÈRE OU LA RÉSILIENCE ?

Genèse 4,1-16 ; Jean 8,31-36 ; Romains 12,2

Nous avons lu un extrait du « livre des origines » (la Genèse), l'histoire bien connue de Caïn et Abel. Elle fait partie de ces récits de la Genèse rédigés par des poètes-théologiens au début du premier millénaire avant Jésus-Christ, qui relèvent d'un genre littéraire particulier : le mythe.

Parler de *mythe*, ce n'est pas prononcer un gros mot. Les mythes sont des récits imaginaires. Dans la Bible, la plupart sont empruntés à des peuples voisins qui avaient déjà toute une littérature, pour être mis à la sauce monothéiste (un peu comme Jean de La Fontaine réécrit les fables d'Ésope à la sauce du 17^e siècle français, avec une critique dissimulée du roi Louis XIV et ses courtisans). Dans un mythe, ni les personnages ni les faits ne prétendent à la vérité historique. On pourrait dire que « toute ressemblance avec des faits ou des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et le fruit d'une coïncidence »...

Sauf que, justement, il s'agit de parler d'humanité et d'apporter des réponses aux grandes angoisses existentielles. En fait, il faudrait plutôt dire que « toute ressemblance avec des faits ou des personnages existants ou ayant existé n'a rien d'étrange », car c'est le but même du mythe biblique de parler de l'humanité, donc de nous, en tâchant de répondre aux grandes questions que nous nous posons.... Finalement, si les faits sont imaginaires, s'ils ne sont pas « véridiques » d'un point de vue historique, ils cachent une *vérité profonde* au sujet de l'humanité. Et dans ce sens, ils sont pleins de vérité. A nous d'essayer de trouver la/les *vérité(s)* qu'ils contiennent !

*

Caïn et Abel sont les fils d'Adam et Ève. En hébreu, *adamah* c'est l'argile, et *hawah* c'est le vivant. ADAM et ÈVE, c'est l'humanité faite d'argile et d'un souffle de vie.

Une humanité originelle qui enfantera deux fils. ABEL (héb. 'un souffle évanescant') et CAÏN (héb. 'un javelot', pour tuer) : l'être humain, c'est une créature évanescante et qui peut être violente ! Pas très positif, donc. Sauf que le texte ajoute une troisième composante : ces fils sont engendrés « avec l'aide de Yahvé ».

Autrement dit, du point de vue de l'auteur, l'ADN de l'humanité c'est cinq choses : la Terre + la Vie + la précarité + la violence + une portion de Divinité. Je ne sais pas si, biologiquement, ça tient... mais c'est le point de vue des rédacteurs, c'est l'une des *vérités de ce mythe* !

Dans cette histoire, c'est Caïn le personnage principal, Abel n'est qu'un figurant qui disparaît aussi vite qu'il est venu (cf. son nom). À deux, ils symbolisent une fraternité qui n'est pas toujours facile : souvenez-vous de Jacob et Esaü dans la Bible, des royaumes du Nord et du Sud... pensons aux Russes/Ukrainiens, aux Israéliens/Palestiniens... peut-être aussi vous/votre frère.

L'histoire de Caïn et Abel, c'est celle des rapports conflictuels entre les peuples, les cultures, les couches sociales qui partagent un même espace de terre... des rapports conflictuels illustrés ici par les activités du cultivateur (Caïn) et du berger (Abel), deux branches essentielles de l'économie dans l'Antiquité, deux modes de vie fondamentalement différents, le sédentaire et le nomade – on dirait aujourd'hui : les Européens de souche et ceux qui viennent d'arriver et nous 'volent nos emplois' ! L'éternelle fraternité difficile : voilà encore une autre « vérité du mythe de Caïn et Abel », avec à l'arrière-plan la question des origines de la violence.

*

Pour s'attirer la clémence de la divinité, le cultivateur et le berger apportent donc chacun son offrande de prémices : Caïn présente le meilleur de ses récoltes, Abel le meilleur de son bétail.

Jusque-là, tout se passe bien. Mais ce que personne n'aurait imaginé survient : Dieu porte un regard favorable sur l'une des offrandes et défavorable sur l'autre !

Pourquoi ? Le narrateur ne le dit pas. Chacun a fait de son mieux, le texte ne mentionne ni faute rituelle ni mauvaise intention, ni mauvaise qualité de l'offrande. C'est peut-être juste qu'il y a de bonnes et de mauvaises années. Un jour, ce sont les éleveurs qui subissent les conséquences de la grippe aviaire chez les poules ; une autre fois, c'est une invasion de sauterelles qui ravage les cultures agricoles ; en 1953, un raz-de-marée fit près de deux mille morts dans le Sud-Ouest des Pays-Bas. Contrairement à ce qu'ont pu dire certains milieux plus orthodoxes, aucune raison morale ne peut justifier que ce soit tombé sur les Zélandais plutôt que sur les Bretons ! L'histoire de Caïn et Abel, c'est l'histoire d'un coup de chance et d'un manque de bol !

Or c'est ici que les choses sérieuses commencent. Le vrai point de départ du drame qui va se jouer, c'est la déception de Caïn confronté à l'arbitraire, un coup du sort que rien ne justifie. Dans l'Antiquité, une catastrophe était le résultat d'une décision divine, de même qu'un événement heureux (une naissance) était considéré comme une bénédiction de Dieu. Caïn encaisse le coup d'une décision divine à ses yeux tout à fait inacceptable.

Comment va-t-il réagir ? Comment celui qui a connu un rejet, une grande épreuve, un traumatisme (physique, psychique ou moral), rebondira-t-il ?

Le texte laisse entendre que Caïn aurait mieux fait de tourner le javelot sept fois dans son étui avant de tuer son frère ; or il n'a pas su dompter son mécontentement (par ailleurs bien compréhensible). Il s'est laissé déconstruire par l'aigreur et la rancœur.

Quelle serait notre réaction si nous étions confrontés à l'arbitraire d'une décision totalement injuste, ou au caprice des dieux (comme dans le texte) ? Serait-ce la colère ou la résilience ?

*

Je parle de résilience, cette capacité de se reconstruire après un traumatisme important. C'est Boris Cyrulnik (neuropsychiatre, psychanalyste) qui a vulgarisé ce concept dans la littérature française : « *La capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir en dépit d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes sévères* ». Plus prosaïquement : l'art de rebondir. Cyrulnik cite l'exemple du chanteur Corneille (qui a vu sa famille être massacrée au Rwanda) ou la chanteuse Barbara (après les agressions paternelles subies dans son enfance). Dans le prolongement de l'idée de *résilience*, je cite le philosophe Pierre d'Elbée : « *Un être humain, c'est quelqu'un qui est capable de surabonder un monde dans lequel le sens manque* » – remplir un monde qui semble manquer parfois de sens, rendre du sens à ce qui paraît en être dépourvu. Par exemple, devant l'horreur d'un champ de bataille, apporter une contribution qui génère quelque chose de plus que l'horreur ! Il y aurait donc en chacun de nous, en tout cas la *possibilité* de la résilience.

Mais pour y parvenir, sans doute est-il nécessaire de comprendre que j'agis pour quelque chose qui est plus grand que moi. C'est bien beau de lutter pour mon intérêt personnel, c'est d'ailleurs déjà pas mal ; mais dès que je comprends que mon combat sert une plus grande cause, là cela vaut la peine de se donner du mal pour construire ou reconstruire, par exemple la fraternité. Caïn n'a sans doute pas compris que la sauvegarde de la fraternité était encore plus importante que l'accomplissement du rituel et son acceptation par Dieu !

Le problème est peut-être que, de nos jours, on ne sait plus très bien ce qui est plus grand que nous et vaut la peine de s'investir. Début juin, à l'occasion de la commémoration du débarquement en Normandie, un ami néerlandais se demandait si aujourd'hui nous serions capables d'une telle mobilisation. Le cas des Ukrainiens fait penser que oui !... toujours en juin, les manifestations en France à l'occasion des élections faisaient également penser qu'un peuple est capable de se mobiliser... mais le pessimisme largement partagé au sein de la jeunesse, me fait craindre que non !

Il faut avouer que nos générations ont perdu l'optimisme et la foi dans une société nouvelle tels que nous les rêvions il y a cinquante ans ; nous avons négligé d'apprendre à nos jeunes le sens de ce qui est plus grand ; nous ne leur avons pas vraiment appris à croire dans la possibilité de changer les choses. Le Petit Prince de Saint-Exupéry (dont je parlerai le dimanche 1^{er} septembre à La Tremblade) n'échappe pas à ce terrible constat, lui qui, finalement, s'enfuit pour rejoindre sa petite planète et s'occuper de sa petite rose. On ne croit plus dans la politique, dans la justice, dans un monde meilleur, dans l'Église, et encore moins en Dieu.

*

Pour retrouver la force et la volonté de résilience, il faudra prendre le temps de clarifier, de se plonger dans ce qui est vraiment important, de décider de ce qui est plus grand que moi : une démocratie participative, la réconciliation entre les peuples, un meilleur partage des richesses, le respect de l'environnement...

Si je sais ce qui est vraiment important, il est probable que je trouverai la capacité de vaincre ma désillusion, de résister à la colère et me libérer d'un regard cynique sur un monde qui n'aurait pas de sens. C'est ce qu'évoque pour moi la réplique de Jésus aux responsables du temple ? « *Si vous demeurez dans ma Parole (si vous avez conscience de ce qui est plus grand que vous), vous connaîtrez la vérité, et la vérité fera de vous des hommes (et des femmes) libres !* » (Jn 8,31-32). Je pense aussi à ce que Paul suggère dans son épître aux Galates, lorsqu'il imagine une société fondée sur la liberté, l'égalité et la fraternité – oui oui !

L'homme Caïn que nous sommes n'a pas toujours la volonté, ou le désir, ou la capacité de surmonter sa colère pour s'inscrire dans un processus de résilience. Il n'a pas toujours conscience non plus que, dans son ADN, il y a cette cinquième composante tout à fait particulière : il est non seulement *terre, vie, évanescence et violence*, mais aussi *fils et filles de Dieu* ! Peut-être est-ce la conscience de cette suprême composante qui donnera l'espérance et le pouvoir de *surabonder un monde et des existences en quête de sens...*

Pr R.-L. Dewandeler

Confession de foi environnementale

Comme chrétiens, ancrés dans la tradition biblique, nous professons que l'univers et tout ce qu'il contient sont le fruit de la bonté suprême de Dieu, créateur des Cieux et de la Terre. Nous professons un Dieu qui a donné à l'humanité une place particulière au sein de l'ensemble du vivant ; Dieu compte sur nous pour une gestion responsable et respectueuse de notre environnement naturel.

Nous considérons l'appel à devenir Église verte comme une mission en vue de la sauvegarde de la création, la préservation et la durabilité des ressources naturelles. Nous redisons notre vision d'un monde de paix, de justice et d'amour ; cela signifie entre autres l'engagement de l'église, de nos paroisses et de nos communautés à respecter la vie dans toutes ses manifestations – humaine, animale, végétale, minérale – et à participer à la construction d'une maison commune dans un esprit œcuménique. Lorsqu'il créa l'univers, Dieu vit que cela était bon ; aussi nous nous engageons à prendre soin de la terre, des mers et des airs, et de tous leurs habitants, dans la mesure de nos moyens, parce qu'ils sont dans ce monde les signes de la présence et de l'amour de Dieu. Amen.

Pasteur Roger Dewandeler, mai 2021